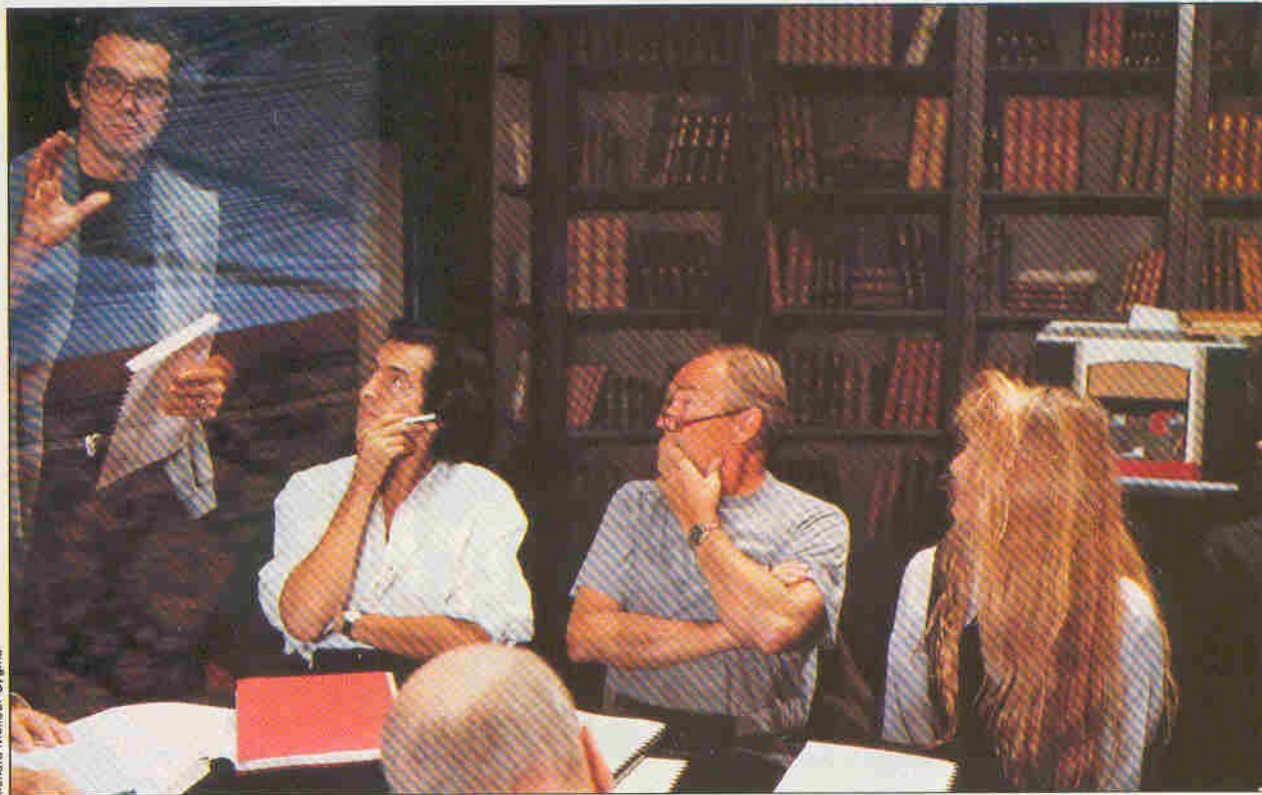


Les trois coups de BHL

Sur la scène de l'Atelier, Bernard-Henri Lévy convoque tous les petits et grands témoins de ce siècle barbare. Un « Jugement dernier » dont personne ne sort indemne, pas même l'auteur, surpris en flagrant délit d'autocritique !



Pékin qui avait arrêté un char du bout du doigt, il n'y a pas si longtemps. Résumons : le communisme le plus pur et le plus dur, le nazisme, le gauchisme, le catholicisme, le socialo-poujadisme, le tiers-mondisme chic et un petit Chinois épris de liberté dans un carrousel pirandellien pour évoquer notre temps qui passe. Voilà pour la première partie, pour la première journée.

Et puis le spectacle commence et tout se détraque. Finie la belle ordonnance du défilé historique. Le casting établi, on passe à l'acte, aux actes. L'auteur étant de plus en plus lointain (et d'ailleurs l'auteur existe-t-il ?), on invente ses phrases et ses souvenirs, on règle ses comptes, on invoque le diable et le bon Dieu, Proust et Fritz Lang, Mallarmé et Cervantès, Trotski et Jovet. La comédie s'emballa et la tragédie

pointe à l'horizon. « Le Jugement dernier » n'absout personne. Interpellés, inculpés, condamnés, les acteurs sont les lampistes qui trinquent pour les grands naufrages idéologiques dont ils donnent – et pour cause – la représentation. Anatole, le metteur en scène, est en fin de carrière, et l'histoire du siècle est un grain de sable. N'empêche : un grain de sable, ou un petit Chinois, peut abolir le hasard. Et donc le transformer en destin. On a évoqué tout à l'heure Pirandello mais Brecht n'est pas très loin non plus. Le vrai Brecht, pas celui des barbichus de banlieue, non l'autre, le truculent, le rigolo, le gourmand, le méchant, celui de maître Puntila et de son valet Matti.

« Le Jugement dernier », on le sait par voie d'affiche et de presse ces jours-ci, est la première pièce de Bernard-Henri Lévy. Et, on vous prie de le croire, ce n'est pas rien. Mais au contraire un spectacle total, éminemment dramatique, qui va enchanter les uns et agacer quelques autres. D'abord un point important à souligner : le théâtre, ici, n'est pas un exercice de style qu'un

Comme Dieu, l'auteur tire son pouvoir de son absence. Il est quelque part, là-haut, à l'étage supérieur de cette salle de répétition en désordre où s'agitent Anatole et Maud. Anatole, énergique à la limite de l'hystérie, est un homme encore beau qui a été célèbre, un artiste de haut vol foudroyé insidieusement en plein ciel de gloire. Maud, c'est son assistante, belle, douce, énigmatique et dangereuse. Elle cache un passé turbulent sous une perruque noire. Mince, très mince, les jambes gainées de noir, elle donne une impression d'inflexibilité en dépit de sa souplesse. Anatole et Maud préparent le « casting » – ou encore, en français, la distribution – d'un spectacle intitulé « le Jugement dernier », conçu par le demiurge invisible installé au plafond. Suivent donc des auditions d'acteurs-témoins du XXe siècle, de ses horreurs, de ses erreurs mais aussi de ses espérances. Une vieille dame exquise se présente la première.

Il s'agit de Mme Catherine Virouboura, qui a connu Léïnine et l'a même soigné. Lui succèdent

Une amie de Lénine, le chef de gare d'Auschwitz, un sosie de Georges Boudarel, un cardinal, un petit Chinois, Trotski, Jovet et Sollers : ce sont les vedettes pirandelliennes du « Jugement dernier »

M. Martin Holzweg, le chef de gare d'Auschwitz ; un professeur d'université qui a été tester sa philosophie au Cambodge, à l'époque bénie de Pol Pot (si ce n'est M. Boudarel, c'est donc son frère) ; un cardinal du Vatican soucieux de justifier les accommodements de l'Eglise de Rome avec le ciel et surtout l'enfer ; un M. Pangloss moins sorti du « Candide » de Voltaire que du Front national – ou encore du PS, allez savoir ; un artiste éminent du *charity business*, Melody Cook, avec qui MM. Geldof, Kouchner... et (suivez mon regard) Bernard-Henri Lévy pourraient bien trouver quelques affinités électives ; et enfin Tchen, vous savez bien, le petit Chinois de la place Tiananmen à